

histoire en boucle

Les récits ou l'histoire de ce que fut durant la seconde guerre mondiale l'occupation et la libération à Tunis manquent évidemment, malgré leur concordance, des particularités de chacun et, quant à moi, de ce qu'enfant j'en ai vécu.

Pendant longtemps les dates m'ont été vagues. Le fait de la guerre se détache seul, indubitable et précis, du flou temporel de l'enfance, et d'une durée qui m'est plus longue qu'en réalité.

Si les bombardements dominant dans mes souvenirs, c'est qu'ils nous plaçaient au sein même des hostilités. Presque deux fois par jour les alertes retentissaient. Le jour, la nuit. Au début, nous descendions comme tout le monde au rez-de-chaussée dans le hall qui reliait les deux parties de l'immeuble. On y était assis sur des sièges qui encadraient l'entrée de la loge. Mes parents racontaient de cette période, comme une forme de ma précocité, qu'une nuit je m'étais écriée dans le brouhaha des lamentations : « *Mais taisez-vous donc à la fin, on n'entend pas les avions !* ».

Par la suite papa a décidé d'envoyer au diable ce rituel funèbre, considérant une fois pour toutes qu'on était nettement mieux chez nous. En tout cas, lui. Simplement la nuit nous couchions tout habillés, entre mes parents, moi et une mallette de docteur qui contenait le strict nécessaire, soit les papiers de famille et quelques effets qui assuraient mon change. Généralement, malgré le couvre-feu et quand l'électricité n'était pas coupée, papa lisait au lit, *comme si de rien n'était*, à la lumière d'une lampe qu'il plaçait dans la niche de la table de nuit de son côté et dont de surcroît il tamisait l'éclairage en drapant l'abat-jour d'une serviette. Mais si les vagues aériennes successives et les tirs traçants de la DCA laissaient penser que le théâtre des opérations se passait du côté de l'avenue de Carthage, il allait dans la salle à manger pour localiser les cibles à travers les jours des persiennes. C'est cet intérêt qui lui a fait suivre, avec son ami Antoine chez qui nous étions en visite, le bombardement du port de Tunis, de la terrasse de la villa, en haut de la colline de *Montfleury*. Ce jour-là l'apocalypse, malgré le fait que nous ne savions pas si au retour nous retrouverions ou non des ruines, avait dans leurs exclamations tout des prodiges pyrotechniques.

Lorsque les raids faisaient craindre le pire, maman allait se planquer dans un coin du couloir, à gauche de la porte d'entrée quand on sortait. J'imagine, parce que ça facilitait la fuite. Et peut-être aussi parce qu'il se racontait qu'un habitant d'un immeuble éventré, avait du sa survie, contrairement à tous ensevelis sous les décombres, à ce qu'il se tenait dans l'angle des deux seuls murs restés partiellement debout. Après coup le refuge de maman suscitait inmanquablement la rigolade, parce qu'il la faisait se placer juste au-dessous du compteur à gaz, dont la taille et le poids, on ne le sait plus, étaient à l'époque imposants et dont, dans ces conditions, le décrochage possible aurait anéanti en l'assommant la protection qu'elle prêtait à cette position stratégique. Ce qui est drôle, c'est que je ne me souviens pas où je me trouvais dans ces moments. Probablement à ses côtés, lui tenant la main. Mais, paradoxe de la mémoire, je

vois, comme de face, sa silhouette dans la pénombre, portant un manteau marron foncé taillé dans une couverture, dont je retrouve l'existence dans quelques photos prises à la libération.

Deux autres bombardements sortent du lot : l'un a atteint le petit lycée, et l'autre *La Maison dorée* à deux immeubles du nôtre.

J'ai échappé de justesse au premier, évidemment sans rien réaliser. C'était à midi. Je venais juste d'arriver chez la *nonna* au 7 de la rue d'Angleterre, à deux pas de la porte par laquelle sortaient les petites classes du *lycée Jules Ferry*. Je me souviens être toutes les deux descendues avec les autres locataires à la cave, où je vois ma grand-mère toute menue assise, tranquille, sur une chaise. Je ne suis pas sûre qu'à un moment ou à un autre ma tante Denise, qui habitait en face, n'ait pas accourue dans son inquiétude pour nous. Il s'est dit cette fois-là qu'il y avait eu des victimes parmi les enfants.

Pour l'autre ce sont plutôt des artefacts. Leur caractère marquant provient de l'apparition quasi fantomatique de mon oncle Alfred, blanc de poussière de la tête aux pieds et du statut de *La Maison dorée*. L'hôtel, qui formait alors avec *le Majestic* et *le Tunisia Palace* la trilogie des établissements de classe, avait été réquisitionné et hébergeait des officiers italiens, à ce qu'il est écrit maintenant, mais allemands selon ce que j'ai toujours cru entendre dire. Dans un cas comme dans l'autre, la frappe qui l'a atteint s'est représentée comme un coup majeur porté à l'ennemi, devenu sous l'effet de l'hyperbole méridionale comme l'anéantissement de son quartier général, signe que sa fin se profilait. *A posteriori* je me rends compte que ce qui fait le lien entre les trois circonstances c'est le sentiment de l'avoir échappé belle, la peur rétrospective coalescence de peurs antérieures ou de celle immédiatement éprouvée. Cette fois-là, parce qu'en ce qui me concerne je me trouvais ailleurs, peut-être en classe le bombardement ayant eu lieu dans la journée ; et quant à mes parents du fait de la précision du largage : tous les immeubles avoisinant *La Maison dorée*, dont l'emplacement était, et est toujours, délimité par les rues de Hollande, de Lorraine et d'Alsace, sont restés intacts. La seule trace tangible ultérieure chez nous de l'ébranlement du quartier a été la file continue de cafards, qui désormais traversa toutes les nuits l'appartement, venant d'on ne sait où pour aller on ne sait où, et que ni la sagacité et la pugnacité de ma mère, ni les insecticides ne parvinrent jamais à détourner de leur promenade essentiellement nocturne. Cette présence a définitivement ancré mon horreur des insectes, déjà bien amorcée par l'image d'un scarabée figurant (quelle idée !) dans un livre pour enfants. En sens inverse, la stridence de la patrouille de France et des chasseurs, la vibration sourde des gros porteurs et la saturation sonore ambiante émise par l'essaim des hélicoptères réveillent à chaque *14 juillet* le bourdonnement des escadres à l'approche, l'assourdissement de leur survol enveloppant le crescendo, parfois sans appel, des chasseurs en piqué, avant le sifflement hurlant des bombes et le fracas de leurs explosions.

L'occupation mêle aux bombardements ses quelques souvenirs. Les plus notables ont trait à la période pendant laquelle mes parents ont caché deux copains de papa menacés, Léon Cattan et Fernand Bessis. Tous les deux ont été pour moi enfant comme des *Roberto Benigni*. Leur enjouement permanent enjolivait la vie. *Mi ricordo* surtout des moments des repas : la nappe lancée

par leur soin se déployait en l'air et retombait sur la table avec les palpitations d'un parachute à terre, assiettes et verres volaient de main en main entre les deux comme autant d'ustensiles de jongleurs scandés par des *Et hop ! hop !* Clou du spectacle parfois : un tour de prestidigitation, par lequel en frappant sur un de leurs poings fermés, ils faisaient soi-disant surgir une orange au haut d'une étagère.

Néanmoins, un jour, à l'heure de la sieste, quand on a entendu sonner à la porte, chacun s'est figé à sa place, dans sa position du moment, sans plus respirer. C'était dingue, il n'y avait absolument aucun endroit où se volatiliser dans un appartement de dimensions modestes et de disposition simple et nette. Maman est allé ouvrir et s'est trouvée devant un officier allemand. L'image qui s'associe après coup à la durée interminable de leur échange s'apparente à celle de chiens de chasse à l'arrêt, sauf qu'en l'occurrence les rôles étaient inversés : nous étions le gibier. En fait il s'agissait d'une erreur. Mais laquelle ? *Mystère et boule de gomme.*

Cette contiguïté avec l'occupant m'apparaît encore sous deux formes. D'abord ma coiffure qui inclinait les occupants à caresser mes cheveux : des tresses ramenées de façon stricte sur la tête faisaient de moi dans un décor inattendu une sorte de petite *Heidi – Heidi à Tunis* à l'instar de *Tintin au Congo* – leur rappelant leur pays et peut-être leurs propres enfants. Ensuite, l'impulsivité de maman qui l'a fait traiter de « *Schwein !* » l'un d'eux qui se conduisait rudement dans une queue de ravitaillement. En présence d'une assistance médusée, figée dans l'idée du pire, la sidération produite par l'emploi de l'allemand a préservé ma mère.

Avec papa c'était autre chose : j'étais à l'École de Guerre. Sur une carte du monde occupant tout un pan de mur il suivait l'évolution des différents fronts au moyen d'épingles à tête colorée puisées dans les affaires de couture maternelles. Par la suite l'enseignement de l'histoire, du temps où, comme celui des princes, il privilégiait les guerres, a consolidé mon intérêt pour le génie militaire. J'ai même eu des soldats de plomb, et notamment le général Montgomery qui était très ressemblant dans son *battle dress*. Je ne crois pas avoir eu aussi l'effigie de Rommel, mais j'organisais des mouvements de troupes comme ceux dont j'entendais parler ou dont je voyais les ébauches sur la carte. Un autre front, qui frappait l'imagination, était celui du Pacifique dominé par la personne de Douglas MacArthur, et les combats atroces qui s'y déroulaient dans une nature épouvantable au climat implacable. Enfin un plumier en bois figurant un tableau de bord me suffisait pour recréer le cockpit d'un *Spitfire* de la *RAF* aux prises avec un *Messerschmitt* de la *Luftwaffe*.

La chance a voulu que, épargnés des horreurs humaines et du froid du continent et aussi par ce tempérament propre aux gens du midi, les disettes et les filouteries aient pu être prises sans dramatisation. Ne restait-il que quelques morceaux de sucre et un citron, l'un avec l'autre devenaient des bonbons au citron. Même chose avec le pain, l'huile d'olive et un peu de sel ou de sucre, que je garde de cette époque comme un bonheur gustatif, que seul égale le bouillon de légumes cuits à l'eau accompagné d'un gressin de chez *Bonomo* concédé après une diète. Et même la déconvenue ne parvenait pas à éclipser la cocasserie, quand le café, de la livre acquise, était de la terre et que l'échantillon de tissu tenait lieu du coupon payé.

Mais le moment le plus intense de cette guerre, où l'imaginaire ne vient plus

relayer le réel, a été celui du jour où Tunis a été libérée. Ce jour-là nous étions nombreux de la famille à être réunis dans l'entrée de l'appartement de la *nonna* qui avait tout d'un immense patio Je ne sais franchement pas pourquoi nous nous tenions là, parce que le 7 de la rue d'Angleterre était à proximité de la poste, située rue d'Italie et tenue par l'armée allemande, qui l'avait entourée d'un cordon de soldats. Le bruit courait que le bâtiment allait être dynamité. Or, si tel avait été le cas, le souffle de l'explosion aurait eu raison des parages. A un moment André, mon cousin, est arrivé et a chuchoté : « *les Anglais sont au Passage* », le quartier où se rencontraient les avenues de Londres et de Paris.

A partir de cet instant, je ne peux pas dire que l'assemblée s'est égaillée, mais avec Maman nous sommes parties. Je le ressens aujourd'hui encore comme l'exaltation qui l'avait saisie à la nouvelle. Peut-être allions-nous au devant des Alliés, quand nous avons rencontré mon oncle Maurice, qui s'est exclamé : « *Mais qu'est-ce que vous faites dehors ! Rentrez ! Rentrez !* » En nous acheminant vers la maison, dans la rue de Portugal, avant d'arriver dans la rue de Hollande, nous nous sommes trouvées « *nez à nez* » avec un char anglais. Seuls, de part et d'autre. Il avançait lentement, massif, sans autre bruit que celui de ses chenilles sur le sol. La tourelle a cessé de pivoter et de son sommet a émergé la tête, puis le buste d'un homme aux cheveux roux, qui criait et faisait de grands gestes de bras nous enjoignant de partir. Pour nous, en raison de sa chevelure, cet homme restera à jamais irlandais. Les rues ou avenues que j'évoque sont au centre du quartier européen de Tunis et à cet instant précis elles n'étaient le théâtre d'aucun combat de rue, ni ne résonnaient de bruits de tir. Il n'y avait que le char et nous dans une ville fantomatique à force d'être déserte.

En revanche il y a eu, Tunis libérée, la foule massée sur la place de la Résidence. Dans une des photos qui en a été prise et publiée dans *La Presse de Tunisie* ou *La Dépêche tunisienne* on nous y distinguait. Avec cette photo l'histoire englobait tous les anonymes dont nous étions, et faisait de nos silhouettes estompées son signe. Elle rejoignait dans mon esprit celles de la première guerre qui jalonnaient la collection paternelle de *Crapouillot*.

Pour une enfant la libération ç'a été un méli-mélo de soldats et de famille. On allait de bal en bal populaires, une période de danse comme je n'en ai plus connue. On les recevait, ils nous recevaient. Malgré la joie ambiante ce n'était pas toujours passionnant. Heureusement les quartiers militaires avaient des ressources. Une citerne en toile m'a servi une fois de sac de frappe pour tromper l'esseulement d'une enfant au sein de grandes personnes : gauche droite, la droite en piston, comme dans les simulacres de combat de boxe avec mon père. Mais, bien que mes coups n'aient été que des chiquenaudes, le balancement imprimé a brutalement vidé la citerne, me laissant estomaquée et évidemment penaude dans l'hilarité adulte. Dans un local à deux pas de l'immeuble, des soldats anglais avaient leurs quartiers. Le *gros Joke*, et tous, étaient particulièrement attentionnés. Ils m'emmenaient dans leur camion et, en les attendant, au volant, et sautant sur le siège, je mimais sa conduite sur un sol inégal. Leur aménité était telle qu'ils allaient jusqu'à prêter leurs visages au rasoir mécanique manié par une petite fille autant qu'à l'application par ses soins du savon monté en mousse au moyen d'un blaireau.

Aucun d'eux ne pouvait prévoir qu'un demi siècle plus tard les gestes à l'apprentissage desquels chacun d'eux concourait paternellement connaîtraient avec mon père, à l'hôpital Bichat, dans les derniers mois de sa vie, leur portée véritable.